

*Le commandant Carrière se lève pour donner
lecture de la déposition d'Esterhazy.... (p. 3919)*

C. I.

LIVRAISON 493

— Non, celui-ci va se promener... Tiens, celui-là a une valise, il s'en va... Oh ! Judet... Le sol brûle sous ses pieds, ici... peut-être a-t-il peur d'être arrêté...

— Il va peut-être passer la frontière pour plus de sûreté...

Les rires fusaient...

Une nouvelle édition spéciale de l' « Ouest-Eclair », devançant de peu les éditions parisiennes qui allaient arriver par le train de 3 heures 20, s'enleva en un instant.

Elle n'apportait pas grand'chose de nouveau.

Cependant, elle contenait un récit dramatique de l'arrestation de Déroulède dans sa propriété de Croissy ; quant à André Buffet, il avait été arrêté en gare de Feignies, alors qu'il s'apprêtait à passer la frontière belge.

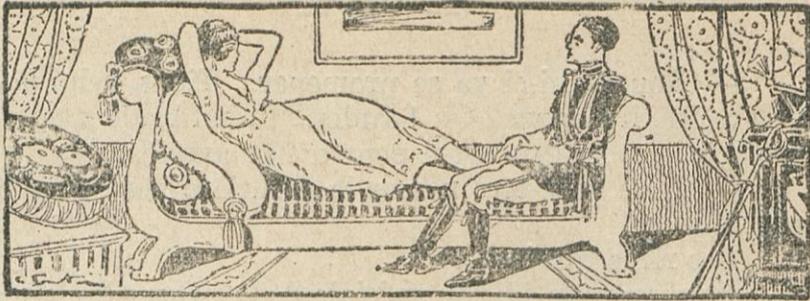
— Finie la conspiration ! murmura Clairin, d'un air mélancolique fort bien joué !... Pauvres types !... Et dire que « leur roi » ne leur saura même pas gré du temps qu'ils vont passer sur la paille humide des cachots !...

— Oh ! la ! la ! ricana Desmoulins, la paille n'est pas humide puisqu'il n'y en a pas !

— Mauvais cœur ! dit Mme Brémontier.

— Bah ! riposta Léone ; je n'ai pas de pitié pour eux... Assez des nôtres ont été incarcérés, sans qu'on les plaigne... Quand il n'y aurait que ce pauvre Dreyfus, qui n'avait pas même conspiré...

— En tous cas, dit Desmoulins, cette répression des menées royalistes prouve que le vent tourne de notre côté... Nous pouvons espérer enfin...



CHAPITRE CDXCIV

BATAILLE

Nous avons laissé Jean Leblond, poussant Heinrich devant lui, tandis que Baharoff et Franz, s'étant aperçus qu'ils avaient été épiés, se jetaient à leur poursuite..

Le fourré est épais...

La lune a disparu.. C'est bien péniblement que les deux hommes se fraient un passage à travers les ronces et les halliers.

Jean Leblond a dû mettre pied à terre...

Pour ne pas lâcher son prisonnier, il s'est contenté de jeter la bride du cheval sur une branche basse, l'animal, égaré dans cette solitude, ne cherchera certainement pas à s'en aller.

Heinrich allonge le pas.....

Une seule idée est en lui : arriver le plus vite possible près du châlet, prévenir Fuchs, et s'emparer de l'espion...

Baharoff, certainement, le récompensera de sa prise.

Il se hâte, sans se soucier du bruit qu'il fait et qui, déjà, doit donner l'alarme à Fuchs...

En effet, celui-ci, entendant une pierre rouler à grand bruit sur la pente, tend l'oreille.

Il s'est redressé, abandonnant sa victime...

Il avait déjà compté :

— Un ! deux !...

Mais il s'arrête...

James Wells, qui attendait le coup fatal, les yeux fermés, les rouvre et voit son bourreau aux aguets, le revolver pointé vers l'extérieur...

Serait-ce du secours ? se demanda le malheureux explorateur ?

Il tend l'oreille à son tour...

Oui, c'est un bruit de pas qui résonne sur le sentier...

Des branches se cassent, des cailloux roulent sous les pas...

Qui donc peut venir...

Jean Leblond sent le danger voltiger autour de sa tête... Il arrête Heinrich.

— Reste-là ! dit-il brutalement. Et dis-moi où nous sommes ?

Heinrich ne répond pas. Il hausse les épaules et, mettant ses deux doigts dans sa bouche, émet un sifflement aigu.

Pas de doute !

Il vient de trahir l'approche de l'étranger...

Jean Leblond ne peut plus douter du péril dans lequel il se trouve ; il braque son revolver sur le misérable et, sans avertissement, cette fois, il tire...

Heinrich, râlant, s'abat sur le sol...

L'écho de la détonation s'est répercutée dans le bois.
Un cri de rage éclate non loin...

Et un éclair troué les ténèbres.. en même temps que le bruit d'une autre détonation arrive à ses oreilles...

Jean Leblond, se courbant d'arbre en arbre, essaie d'avancer maintenant sans guide...

Mais le bruit des cailloux, des branches se brisant le trahit encore... Et le bruit des voix irritées se rapproche...

Il entend des mots prononcés d'une voix gutturale ;
— Vite Franz, par ici... L'espion est par ici...

Un autre coup de feu éclate cette fois tout près de sa tête : le tireur n'est pas loin...

Jean Leblond se couche à plat ventre sur le sol...

Il rampe vers le centre de la clairière où il aperçoit maintenant un châlet et un homme debout, devant la fenêtre, revolver en mains...

— Attention, Fuchs, crie une voix.

— Oui, maître !...

Et, de son abri, l'agent secret voit se profiler la silhouette de deux hommes dans la clairière...

A n'en pas douter, l'un de ces deux-là est le chef...
Ce sont les deux hommes de l'automobile...

La partie est perdue ; cependant, le brave garçon veut tenter encore sa chance... Peut-être pourra-t-il se rapprocher davantage, entendre ce que disent ces hommes....

Lentement, d'arbre en arbre, se cachant, il se glisse plus près, plus près encore... Les rochers l'aident aussi à se dissimuler et, bientôt, d'un regard, il embrasse toute la clairière...

Ses poursuivants sont arrivés plus vite que lui, car ce sont bien Baharoff et son âme damnée, Franz, qui sont là, accoudés à la fenêtre, sur l'embrasure de laquelle se détache Fuchs, son arme à la main...

Le jeune homme s'élançe en avant, le revolver brandi ; il voudrait abattre ces misérables...

Mais avant qu'il ait mis son dessein à exécution, une pluie de balles siffle autour de sa tête...

On l'a vu.. Il est perdu..

Rapidement, de nouveau, il se jette à plat-ventre...

Il rétrograde...

Il sait maintenant que son salut est seulement dans la fuite ; que pourrait-il faire en face de ces trois hommes armés ?

Il doit à leur incertitude quelques minutes de répit, car ils ignorent qu'il est seul et c'est pour cela qu'ils ne s'élançant pas à sa poursuite ; ils attendent l'attaque, certains de vaincre s'ils ne dispersent pas leurs forces...

Et, lentement, Leblond retourne en arrière, vers l'endroit où il a laissé son cheval...

Il ne trouve pas celui-ci tout de suite..

L'animal, traînant derrière lui sa longe, descend lentement la pente.

Le rattrapper, bondir en selle, l'éperonner et fuir dans la direction de la grand'route, est l'affaire d'un instant...

— Je ne suis pas très fier de moi, monologue Jean Leblond, chemin faisant ; mais que pouvais-je faire ?... De toute façon, j'ai acquis la certitude qu'il existe un repaire au cœur de cette forêt et je ne serais pas étonné qu'un certain nombre de mes braves camarades aient été mis à mort à cet endroit...



Pendant ce temps, Baharoff et ses séides restent l'oreille au guet, tendus vers une approche possible.

— Je n'entends plus rien !... dit-il enfin.

— Non, plus rien, répond Franz... Ils sont partis...

— Allume une lanmppe, Fuchs... Nous allons faire une petite reconnaissance aux alentours.

Le bourreau détache d'un clou une espèce de lanterne sourde et l'allume.

Puis il ferme précautionneusement la porte du châlet.

Les trois hommes sortent dans le bois.

L'un derrière l'autre, l'arme en mains, les trois hommes s'aventurèrent dans le fourré...

Soudain, un gémissement les fit tressaillir.

— Halte ! ordonna Baharoff.

Les gémissements leur arrivèrent alors plus proches, plus vibrants..

— Il y a un blessé ! dit Franz.

Ils se dirigèrent du côté d'où ils venaient.

Fuchs promenait les rayons de sa lampe sur le sol.

Ils n'avançaient plus qu'avec hésitation...

Enfin, ils aperçurent sur le sol une masse sombre.

— Le voilà !

Ils s'approchèrent et une exclamation leur échappa :

— C'est Heinrich !...

— Eh quoi ! fit Baharoff, dont les dents grincèrent, serait-ce toi qui nous as trahis... toi qui nous as suivis ?... Et dans quel but... Parleras-tu, misérable...

— Grâce, maître... Pitié... Je n'ai pas trahi... J'ai marché jusqu'ici, sous la menace du revolver... C'est moi qui ai sifflé pour vous avertir, mais j'ai payé mon dévouement de ma vie... Il m'a tué... Ne me prenez pas pour un traître, maître...

— C'est bon, grommela, Baharoff, se souvenant en effet du coup de sifflet qu'ils avaient entendus.

Puis se tournant vers Fuchs, il ordonna :

— Donne ta lanterne à Franz et soulève-le... Tu le porteras au châlet, on l'y soignera..

Mais le blessé poussa un cri de douleur quand Fuchs posa la main sur lui...

— C'est inutile, dit-il d'une voix entrecoupée par un râle... Inutile, je suis touché à mort... Autant me laisser mourir là...

— Ce n'est pas possible, murmura Baharoff.

Fuchs avait renouvelé son effort ; mais le blessé ne cessait de gémir il souffrait trop...

— Bon, laisse-le ! dit le banquier... Nous allons retourner au châlet pour y chercher une civière, il sera plus facile à transporter ainsi.

Puis, se tournant vers le moribond, il demanda encore :

— Combien étaient-ils ?

— Un seul... répondit le misérable... Mais c'était le diable ! Il m'a assailli par derrière et m'a posé son revolver sur la nuque...

— Un seul !... répète Baharoff, d'un air songeur.... Mais cela suffit pour qu'il révèle notre présence ici, s'il échappe... Sus, garçons, il faudra battre le bois en tous les sens... Mais d'abord, au châlet, pour chercher une civière...

Un quart d'heure plus tard, le moribond était couché sur une civière ; il commençait à râler...

— Rien à faire ! dit Baharoff. Le malheureux ne passera pas la journée... Eh bien ! Fuchs, nous te laissons le soin de le veiller..

— Et les autres ?... demanda le géant

— Il faut, pour l'instant, surseoir à leur exécution... Enferme-les bien et, dès que ce pauvre Heinrich aura rendu l'âme, tu l'enterreras... Dès que je serai de retour à Berlin, je t'enverrai du renfort et tu te mettras à battre les fourrés et les halliers... Il faudrait retrouver la trace de notre espion de cette nuit...

— Et s'il revenait ?...

— Faites-le prisonnier... Toutefois, comme il est à craindre qu'il ne reviendra pas tout seul, il vaudrait mieux éviter la bataille ; en tous les cas, il ne faut pas qu'il se doute de la présence ici des deux prisonniers.. Mais, j'aviserais dans la journée et te ferai tenir mes ordres...

— Bien maître...

Le banquier se tourna vers le moribond, dont les yeux devenaient vitreux et qui perdais conscience.

Dans un dernier sursaut, il se dressa encore une fois :

— Maître, j'ai toujours été fidèle... Je n'ai pas trahi..

— Oui, mon brave Heinrich..... Sois tranquille !.... Nous vengerons ta mort... Celui qui t'a tué ne l'emportera pas en Paradis... Nous saurons le retrouver et la lui faire payer cher...

Le moribond était retombé sur sa couche improvisée ; Fuchs, les bras croisés, le regard sombre, restait debout auprès de son camarade râlant...

Baharoff, suivi de Franz, après un dernier geste adressé à son exécuter des hautes œuvres sortit du châlet.

Une heure plus tard, la voiture automobile remportait les deux hommes vers la capitale prussienne...

Ils n'avaient pas vu un cavalier qui, dissimulé dans les fourrés environnant la hutte, les regarda partir et sortit enfin des taillis.

C'était Jean Leblond.

L'agent secret paraissait perplexe.

Devait-il reprendre ses recherches ?...

Mais, sans doute, trouverait-il encore des hommes armés au châlet et quel profit le malheureux James Wells s'il était leur prisonnier trouverait-il à avoir un compagnon de captivité...

Non, il valait mieux repérer l'endroit avec exactitude et revenir de nuit avec des compagnons, suscepti-

bles de donner l'assaut avec lui... Ce serait le seul moyen d'obtenir un résultat...

Et, résolu à revenir pour délivrer James Wells, après avoir examiné l'endroit où il se trouvait, l'agent secret éperonna son cheval et partit au galop...

CHAPITRE CDXCV

CONCILIABULE

La voiture de Baharoff, ce matin-là — il était à peine huit heures du matin et la brume n'avait pas encore quitté les rives de la Sprée — le déposa devant la haute porte massive de la maison occupée par le colonel.

Le valet de haute taille, admirablement stylé, cependant, qui ouvrit la porte, eut un haut-le-corps, en voyant cet important personnage qu'était le banquier Baharoff et qu'il connaissait pour un ami de son maître, à une heure aussi inhabituelle.

— Son Excellence est-elle levée ? demanda-t-il.

— Son Excellence vient de sonner. Je vais prévenir le valet de chambre, répondit cet homme.

Il introduisit le visiteur dans le cabinet de travail du colonel et l'y laissa seul.

Les fenêtres de cette belle pièce donnaient sur la rivière, la paroi de face disparaissait sous des rayons chargés de livres; près de la porte un coffre-fort imposant et du dernier modèle était profondément encastré dans la muraille.

Le maître de la maison, vêtu d'une robe de chambre, passée à la hâte, ne tarda pas à faire son apparition.

Il paraissait surpris.

Baharoff crut devoir s'excuser :

— Je vous prie, mon cher colonel, d'excuser une visite aussi matinale; il n'a fallu rien moins que des incidents assez sérieux pour m'inciter à le faire...

— Je n'en doute pas, mon cher, répondit le colonel en tendant la main à son visiteur... Que se passe-t-il donc...?

— Peut-être, connaissez-vous la première de mes nouvelles : un journaliste de l'« Epoque » est arrivé à Berlin, pour faire une enquête... Chose curieuse, les gens de l'hôtel Kaiserhof où il est descendu ne l'ont pas encore vu... Seul, son valet de chambre, Firmin, occupe l'appartement, prend son courrier... Il est vrai qu'hier matin, il a également demandé à déjeuner pour son maître et qu'une femme de chambre affirme avoir vu un grand jeune homme qui répondrait assez au signalement que nous possédons, sortir de cet appartement... Mais c'est absolument tout... C'est le valet qui a signé le registre de police — ce qui, d'ailleurs, pourrait constituer une petite irrégularité, si nous voulions chercher noise à ce français — c'est le valet seul que l'on a vu...

— Et vous tenez à voir cet homme...? Pourquoi vos agents ne l'ont-ils pas pris en filature...?

— C'est justement là ce qui m'ennuie... Depuis que nous avons reçu les photos de notre agent de Paris, nous n'avons pu mettre la main sur lui... Il semble s'être volatilisé. Le valet de chambre est descendu seul du train...

Cet homme doit savoir se grimer à merveille. Je suis très ennuyé, car faudrait que nous puissions le surveiller... Mais ce n'est pas tout...

— Quoi donc encore... ?

— Hier au soir, James Wells, l'ami de cette femme que j'ai fait conduire au châlet de la forêt de Postdam, a tenté de pénétrer par surprise dans ma ville de Charlottenbourg... Il cherchait, naturellement sa fiancée; nous avons pu, Smolten et moi, nous emparer de lui et le retenir prisonnier...

« Ma première pensée a été de l'exécuter comme les autres et avec un de mes serviteurs, je l'ai mené à la Fosse aux Espions ; mais il est survenu un incident bizarre, qui a coûté la vie à un de mes hommes...

« Nous avons été épiés ; un homme a pénétré jusqu'au châlet, il avait réussi à intimider Heinrich, qu'il a abattu comme un chien, lorsque celui-ci a voulu nous prévenir en sifflant.....

« Si bien qu'il a pu fuir, sans être rejoint...

— Mauvaise histoire ! murmura le colonel. Croyez-vous que cet homme a vraiment pu découvrir le mystère de la Fosse aux espions ?

— Non, je ne le crois pas ; lorsqu'il a entendu les balles siffler à ses oreilles ; il a fui sans demander son reste et vous savez combien la forêt est mystérieuse... Elle sait garder son secret... D'ailleurs, j'ai laissé un homme là-bas et je lui ai fait envoyer du renfort...

« Mais j'ai dû surseoir à l'exécution tant de la femme que de son chevalier... Il y aurait un moyen bien simple de se débarrasser d'eux, sans tremper dans cette histoire, si toutefois vous approuvez ce plan.

— Parlez...

Baharoff se rapprocha du colonel et lui parla un instant à l'oreille. L'officier faisait de temps en temps

de petits gestes de satisfaction, puis quand l'autre se redressa, il murmura :

— Mais ce serait très bien, très bien... parfait...

— J'ai pensé, reprit Baharoff, à faire intervenir la police; mais outre que cela serait infiniment moins sûr, cela nous mettrait forcément en cause, tandis que par ce moyen...

— Je vous donne carte blanche... Oui, ce sera très bien... De la sorte, nous serons débarrassés de l'un comme de l'autre, et nous pourrons nous en laver les mains... Personne ne pourra dire que nous sommes pour quelque chose dans la disparition de ces deux amoureux...

— Quelques notes à la presse feront l'affaire...

— Parlons maintenant de choses sérieuses... Vous suivez, je pense attentivement les audiences de l'Affaire Dreyfus à Rennes ?...

— Naturellement ; malheureusement, les audiences à huis-clos nous gênent beaucoup... Cependant, le procès se déroule bien selon nos désirs ; il semble que les juges ne veuillent pas admettre les raisons des défenseurs ; les témoins à charge seront nombreux ; d'ailleurs, l'affaire du complot va détourner l'attention du public. Pendant qu'on s'occupera de Déroulède et de ses amis, on oubliera Dreyfus et c'est ce qu'il faut...

— Oui, répondit le colonel, toutes les diversions sont bonnes ; maintenant que nous ne craignons plus les bavardages de cette femme, il suffira d'aiguiller l'opinion publique vers d'autres sujets... Quand l'opinion ne fera plus pression sur les juges, nous n'aurons plus à craindre un non-lieu...

— J'ai un très bon témoin, que j'ai expédié à Rennes.....

— Ah ! ah ! qui est-ce donc... ?

— Un serbe, qui porte un nom polonais Czernuski.

— Comment cet homme peut-il avoir quelque chose à dire... ?

— Il aurait été officier autrichien et aurait été lié avec le colonel Schneider, l'attaché autrichien...

— Mais vous savez que l'on ne peut pas être sûr du témoignage de Schneider ; il a reculé....

— Czernuski nous rendra le même service ; il affirmera que Dreyfus était à notre service et qu'il remettait des documents à Schwartzkoppen : les nationalistes n'en demanderont pas davantage comme preuve...

— Bon, acceptons-en l'augure ; tout est bon, pour troubler l'esprit de l'adversaire : « celui que Jupiter veut perdre... » vous connaissez le dicton...

« Maintenant, n'oublions pas la presse et la carte postale... Quelques bonnes lithographies...

— Un impresario va promener dans toutes les villes d'Allemagne une pièce intitulée « Le Capitaine Dreyfus »... Nos Gretchen et nos Michel s'attendriront sur son sort...

« Cela ne laissera pas que de troubler l'opinion.

— C'est très bien. Maintenant, revenons-en à votre journaliste... Que craignez-vous au juste ?...

— Je ne crains pas, mon colonel ; j'ai la certitude que cet homme appartient au service secret français... Il doit avoir reçu mission de rechercher par quel moyen nous avons pu nous emparer de certains documents intéressants l'armée française et aussi comment disparaissent les agents qu'on nous a envoyé depuis quelque temps... Comme je vous l'ai dit, c'est à la sortie du bureau du Chef, M. Milon, qu'on a pu le photographier... Or, mes limiers l'ont perdu de vue depuis Paris et cette facilité à les dépister me fait craindre le pire...

— Ecoutez, mon cher, il ne faut pas perdre la tête pour si peu de chose. Les meilleurs agents commettent des maladresses. Doublez la surveillance aux abords de

l'hôtel Kaiserhof, puisque c'est là qu'est descendu ostensiblement votre homme, il finira bien par y revenir tôt ou tard.... Et, puis, faites-le donc appeler au commissariat, purement et simplement, pour y déposer sa signature, puisqu'il n'a pas signé le registre de l'hôtel... Il est passible d'une amende...

— Très bonne idée; je vous remercie... Je vais faire en sorte que cela soit fait aussitôt... Puis-je maintenant vous parler de notre réunion de demain soir... ?

— J'ai reçu le rapport à examiner et l'ordre du jour. Oui, toutes les questions ont été parfaitement traitées ; il nous restera à nommer les agents qui doivent se charger de chacune des parties de la besogne. N'oubliez pas que nous avons quelque chose de sérieux à préparer du côté de l'Asie. La Chine bouge; il nous faudra sans tarder intervenir à Pékin. N'oubliez pas aussi qu'il faut donner un peu d'activité au mouvement « boxer » afin que la conquête du Tonkin entreprise par la France puisse traîner en longueur. La pacification ne doit pas se faire... Tant qu'il y aura des révoltes, fussent-elles partielles, nous pourrions être tranquilles.

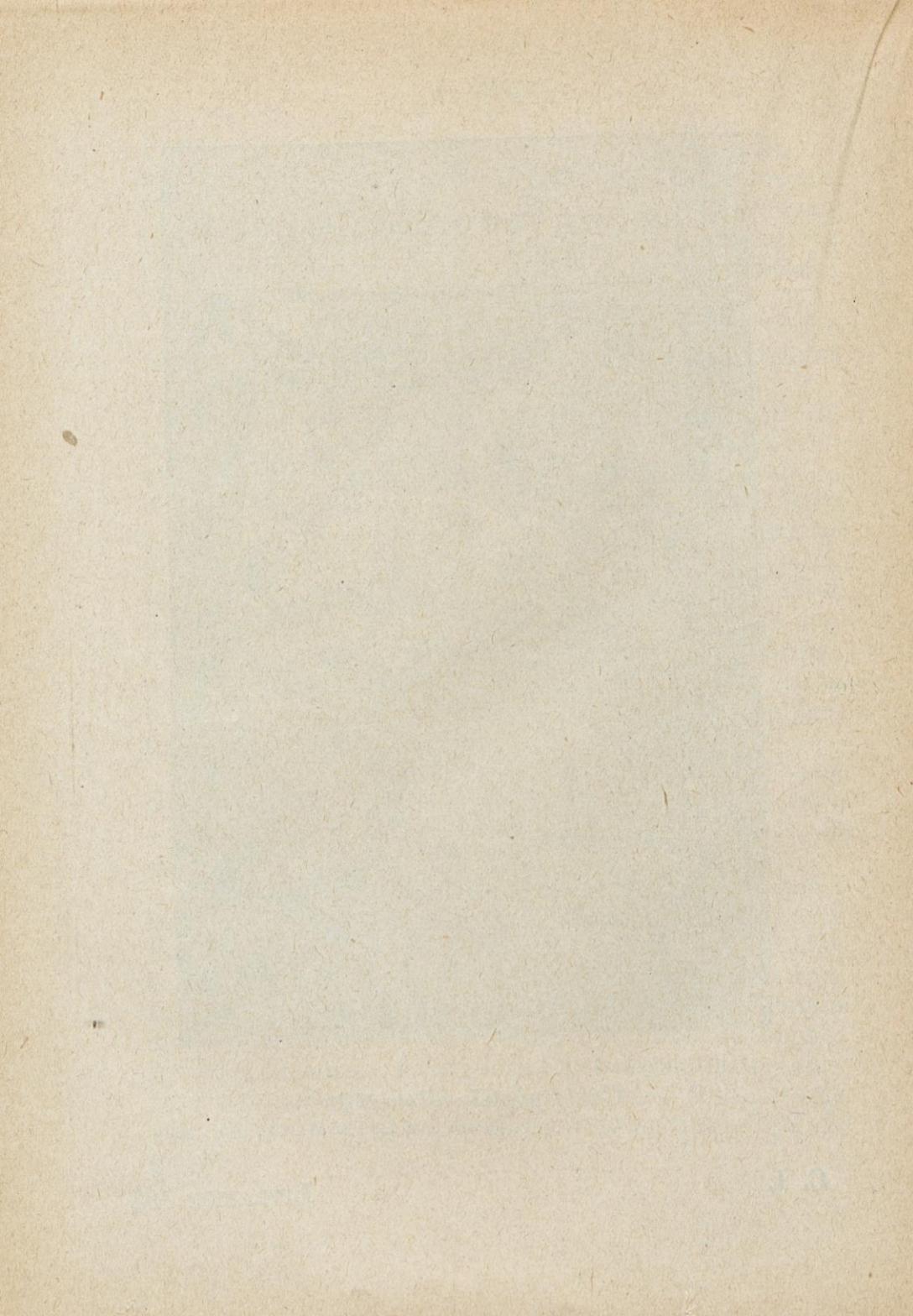
— Nos affaires ne vont pas trop mal, dit Baharoff en souriant. La France est très occupée avec ses jeunes colonies... L'Angleterre est partie en guerre contre le Transvaal...

— Ah! nous devons une fière chandelle à Jameson... Sans son raid, ces pacifiques fermiers de l'Afrique du Sud, ne se seraient sans doute jamais battus... L'Italie, de son côté, a quelques difficultés... Enfin, et je suis heureux de vous le dire, mon cher ami, car vous avez été un de nos plus précieux collaborateurs et, après de longues périodes de danger, il semble que nos précautions et notre continuelle vigilance aient porté leurs fruits et que nous sommes en passe de devenir le premier pays du monde...



Carte postale allemande

(parue dans *La Vie Illustrée*, août 1899).



— En attendant l'hégémonie allemande, mon cher colonel!... N'est-ce point pour ramener à lui le monde chrétien que notre « magnifique empereur » est allé à Jérusalem... Dieu protège la Grande Allemagne!...

— Oui, nous avons sans doute beaucoup de motifs de satisfaction, mon cher ami ; cependant, tout n'est pas fini, bien au contraire. Le plan de mobilisation de l'armée française que nous avait apporté le lieutenant de Windel, l'autre année, (en 1896) n'est plus valable. Il serait nécessaire que quelqu'un renouvelât son exploit...

— Oh ! c'est assez facile, riposta Baharoff. De Windel n'a eu d'autre peine que de filer l'officier portant le plan au Ministère... et de profiter d'un instant d'inattention de celui-ci pour lui subtiliser sa serviette... Le tout est de faire naître le moment d'inattention.

— Pensez-y sérieusement, voulez-vous ?... Et n'oubliez pas, mon cher, que la leçon que nous avons donnée à la France en 1871, ne l'a pas amoindrie ; elle s'est relevée et écoutez leurs nationalistes parler de « revanche »... Bismarck avait pensé à déclancher une nouvelle guerre, il y a vingt ans ; vous savez que c'est l'influence du tzar qui l'en empêcha... Et il faut, vous m'entendez bien, mon cher, il faut, par tous les moyens, réaliser totalement le projet de Stieber, qui fut notre grand maître... Notre flotte a besoin d'un port sur l'Atlantique... Vous savez qu'autrefois il fut question de Cherbourg. Ce port est intéressant comme arsenal ; mais si nous pouvions « germaniser » Brest, cela vaudrait mieux.

— Ce serait en quelque sorte notre Gibraltar...

— Oui, il faut obtenir d'abord cela. Nos paquebots marchands, actuellement font escale à Cherbourg ; mais cela ne suffit pas. D'ailleurs, cela offre assez de facilités : la Bretagne est restée très particulariste : elle parle sa langue, elle jouit, en quelque sorte d'une autonomie spirituelle, semblable à celle dont jouit l'Irlande en An-

gleterre ; si nous arrivions à susciter là un mouvement autonomiste...

Le colonel fit quelques pas à travers son bureau, puis il soupira :

— Nous n'en sommes pas là, malheureusement ; mais ce qu'il faut intensifier c'est l'installation des « boîtes aux lettres ». Nous n'avons pas assez de gens susceptibles de recevoir des renseignements et de les transmettre...

« Ah ! si nous possédions Cherbourg et Brest, « finis Britanniac »... L'orgueilleuse Albion ne serait plus à la tête des nations... Qui sait ?... L'Irlande lui cause bien du souci.... Le jour où les sinn-feiners seront prêts, vraiment prêts, ils ne se borneront plus à de petites escarmouches comme celles qui ont lieu actuellement... Et, en somme, les Bretons sont de même race que les Irlandais. Ils parlent la même langue gaélique... Je suis sûr, absolument sûr, mon cher, que le rêve de Stieber (1) se réalisera quelque jour...

— Sans doute ! Tout n'a-t-il pas été fait selon ses désirs ?... Mais il faut du temps... Nos industriels et nos commerçants ont bien travaillé à la grandeur de la patrie allemande. Il ne se passe pas de jour que nos « volontaires » n'amassent des documents qui servent à la

(1) Stieber, né à Mersebourg, en 1818, se destina d'abord au barreau. En 1847, avocat sans cause, il réussit à s'introduire dans les usines de MM. Scheffer en Silésie. Il compromit ces derniers dans les menées socialistes, en fit condamner un à la forteresse et enleva la fille de l'autre, tandis qu'il excitait les ouvriers à la lutte des classes. Dès lors, sa vie ne fut qu'un crime continuel, accompli avec un incomparable mépris de toutes les lois naturelles et écrites. Il prêche aux foules l'évangile prolétarien, l'abolition de la police et la révolution, tandis qu'il est aux gages à la fois du roi de Prusse et du préfet de police de Berlin. Compromis, il passe au service de l'« Ochrana » ; mais il continue à organiser, sous les ordres directs du roi l'« invasion masquée » qui doit précéder l'« invasion casquée » de la Bohême.

guerre économique et, ma foi, lorsque nous aurons la maison, il sera bien facile de réduire l'habitant à l'obéissance...

— Donc, résumons nous, mon cher... Il me faut les plans d'armement dont je vous ai parlé hier, et le nouveau plan de mobilisation... Pour le reste, agissez à votre guise... Ne tuons pas sans nécessité ; mais ne laissons pas vivre ceux qui pourraient nous donner par la suite du fil à retordre... Vous avez carte blanche et je compte sur vous.....

Le colonel s'était levé ; sa main se tendit vers son visiteur qui la serra, s'inclina et quitta la maison des bords de la Sprée.



Depuis l'avant-veille, Firmin, le valet de Jacques Valbert, était descendu à l'hôtel Kaiserhof où il avait retenu un appartement au nom de son maître.

Le lendemain, le brave garçon, mandé au commissariat central avouait que son maître n'avait pas paru à l'hôtel depuis la veille au matin.

— Où se rendait votre maître ? demanda le commissaire d'un ton rogue et hautain.

— Je l'ignore, Monsieur ; il devait commencer une enquête pour son journal ; je ne sais rien de plus...

Il accompagne alors le roi à l'exposition de 1867, éventa le complot de Berezowski contre le tzar, mais laisse accomplir l'attentat dans l'espoir de créer un incident entre la Russie et la France. C'est à partir de ce moment qu'il organise l'espionnage allemand en France. Après la guerre de 1870, chargé d'honneurs, il réorganise les services d'espionnage, prépare la gréviculture et le sabotage en France, et meurt à Berlin en 1892, laissant des MEMOIRES où il expose complaisamment son système, élevé par lui à la hauteur d'un véritable principe de gouvernement.

— Etes-vous allé voir à la Morgue...?

Firmin eut un haut-le-corps.

— Oh! s'exclama-t-il, je ne pense pas qu'il puisse être arrivé rien de ce genre à mon maître; ce n'est pas la première fois qu'il ne rentre pas d'une nuit et, ma foi, si Monsieur le commissaire ne m'avait pas fait appeler, je ne l'aurais pas dérangé pour lui annoncer la disparition de mon maître... Je ne suis pas, à proprement parler, inquiet... Mais pourquoi Monsieur le commissaire avait-il besoin de le voir?

— Tout simplement, parce que les citoyens allemands et les étrangers qui visitent l'Allemagne doivent respecter les lois de ce pays et qu'il est obligatoire de signer personnellement les registres d'hôtel, ce que n'a pas fait votre maître qui, de ce fait, est passible d'une amende!...

— Eh bien! nous la paierons! s'écria Firmin.

Le ton un peu vif sur lequel cette réponse avait été faite par le fidèle Firmin eut le don de mettre en colère le commissaire qui marmotta entre ses dents quelque chose comme « chien de français! » et dit tout haut :

— En définitive, vous ne faites aucune déclaration pour la disparition de votre maître...? Vous ne désirez pas que notre police le recherche...?

— A quoi bon?... dit le valet de chambre. Monsieur n'est pas un enfant; il saura bien se retrouver tout seul...

— C'est bien! Vous pouvez aller; mais vous voudrez bien, demain, s'il n'est pas rentré, passer ici, pour que nous dressions procès-verbal et... vous paierez l'amende...

— Bien, Monsieur le commissaire...

Firmin, reconduit par deux policiers, sortit du commissariat et, dès qu'il fut dehors, il laissa échapper un soupir de soulagement...

— Ah! ma chère France, murmura-t-il; il faut venir à l'étranger pour savoir combien on est libre chez nous!...

CHAPITRE CDXCVI

L'ATTENTAT CONTRE LABORI....

L'aube d'un nouveau jour se levait...

Six heures venaient de sonner quand la voiture du général de Saint-Germain, accompagné du général Mercier traversa le pont Saint-Georges.

Malgré l'heure matinale, les badauds flânaient déjà derrière le barrage de gendarmes, établi sur le quai de l'Université et des cris éclatèrent :

— Vive l'Armée !....

— Vive Mercier !....

Mais sur l'autre rive de la Vilaine, des ouvriers allant à leur travail, ripostèrent :

— Vive la République !....

Entre les flâneurs en faux-col et jaquette, postés d'un côté du fleuve et les travailleurs en bourgeron et pantalon de velours, il y avait comme un fossé...

La scène de ce matin-là symbolisait assez bien la distance séparant le peuple français de la bourgeoisie...

Sans autre incident, le général Mercier parvint au lycée.

La voiture le déposa devant la grille ; il traversa la cour et gravit les marches du perron, sans saluer personne.

Était-il angoissé par l'idée de la lutte qui allait avoir lieu ce jour-là, entre lui et Casimir-Périer... ?

Il n'oubliait pas le cri d'indignation de l'ancien président de la République ; il n'oubliait pas le démenti formel qu'il lui avait infligé et, aujourd'hui, la lutte allait reprendre...

Pouvait-il, en son âme et conscience, affirmer... ?

Le public ajouterait-il foi à ses déclarations à lui ou à celles de Casimir-Périer... ?

Qui l'emporterait devant l'opinion de l'ancien Président de la République ou de l'ancien ministre de la Guerre... ?

Mercier avait, sur les lèvres, un sourire méphisto-phélique.....

Au fond, il méprisait l'opinion publique... Ce n'était qu'un moyen ! Et elle était si versatile, si changeante, l'opinion !....

Pourquoi s'en inquiéter... ?

— Non, il ne céderait pas à son ancien adversaire...

Il s'était flatté, un jour, en petit comité, d'avoir été, en partie, l'artisan de la démission de Casimir-Périer ; c'était, grâce à lui que celui-ci avait fait piètre figure.

Le général Mercier espérait bien qu'il en serait de même aujourd'hui.

Il pénétra dans la salle, encore presque vide, la tête haute et alla s'asseoir à son banc.

A la même heure, M^e Labori, accompagné de sa femme sortait de la villa qu'il occupait.

Tout en devisant affectueusement, l'avocat et sa femme étaient arrivés sur la place.

Soudain, Mme Labori s'arrêta net :

— Oh ! s'exclama-t-elle, il faut que je retourne....
J'ai oublié...

M^e Labori eut un sourire et ne demanda pas d'explications.

— Je vais prendre de l'avance, dit-il ; tu me rejoindras.

A pas lents, l'avocat reprit sa marche, tandis que Mme Labori partait rapidement dans la direction opposée

Sur le quai, au premier tournant, il aperçut à 300 mètres environ, en avant de lui, Picquart et un de ses amis M. Gast, qu'il connaissait bien.

Immédiatement, il eut l'idée de les rejoindre et pressa le pas.

Mais au même instant, il lui sembla voir une ombre se détacher d'une maison en construction sur le quai et qui se dirigeait vers lui.

M^e Labori s'arrêta net.

Il regarda l'homme ; mais il ne put voir ses yeux, il avait détourné la tête, comme s'il ne voulait pas être reconnu.

L'avocat crut s'être trompé ; cet homme n'avait rien à faire avec lui ; il continua sa route, sans plus s'inquiéter....

Cependant, l'homme marchait dans son sillage...

Il allait atteindre Picquart et Gast, lorsque, tout-à-coup, un coup de feu éclata...

Une violente douleur au côté fit chanceler l'avocat ; il tomba sur le sol...

Picquart et Gast, au bruit de la détonation, s'étaient retournés. Ils virent Labori tomber et l'assassin s'enfuir.

Leur première pensée fut d'arrêter celui-ci...

Ils se mirent à la poursuite du criminel...

Mais, chose étrange, alors que l'instant d'avant, les quais de la Vilaine étaient assez animés par les allées et

venues des gens se rendant, soit à leur travail, soit au lycée, soit par les badauds, on eut dit que le coup de feu avait eu le pouvoir magique de faire le vide auprès du blessé.....

Dix ou douze personnes passèrent en courant, sans s'arrêter, sans prêter l'oreille à ses appels...

Enfin, un homme s'approcha.

— Monsieur... Monsieur....

— Ne bougez pas, dit l'inconnu ; je suis étudiant en médecine ; je puis peut-être vous donner les premiers soins.....

Il se pencha sur M^e Labori, ouvrit son veston, et d'un mouvement adroit, arracha son portefeuille de la poche intérieure.

Le blessé n'avait rien vu, rien senti...

Il était persuadé que le pseudo-étudiant l'auscultait.

Mais celui-ci se redressant tenait d'attirer à lui la serviette de l'avocat, sur laquelle celui-ci était couché...

— Misérable, gronda Labori, qui comprenait le but de cet homme ; je ne suis pas encore mort....

Et d'une voix plus forte, il cria :

— A l'aide, à l'aide, au secours...

L'homme prit peur, sans doute, car il s'éloigna d'un pas rapide, laissant le blessé seul.

Enfin, deux ou trois personnes consentirent à répondre à ses appels. Il les pria d'aller à la rencontre de sa femme pour la prévenir et d'aller chercher un médecin.

Quelques minutes plus tard, la porte de la salle d'audience s'ouvrait brusquement :

— Un médecin ! vite, un médecin !..... Labori est blessé !.....

C'était M. Tamary, le vice-président de la Presse Judiciaire qui jetait ce cri.

— Qu'est-ce... ? Qu'est-ce qu'il y a ?.....

Les questions, les interjections se croisaient.

— Mais c'est horrible....

— Comment savez-vous cela... ?

Pendant que deux médecins s'empressaient de se rendre auprès du blessé, M. Tamary expliqua :

— J'arrivai, lorsque, soudain, je vis accourir Mme Labori. Elle était très pâle et paraissait affolée.

« J'eus le pressentiment d'un malheur..

« — Qu'y a-t-il ? lui demandai-je.

« — On vient de tirer sur mon mari, me répondit-elle d'une voix haletante.

« — Où ça ?.....

« — Là-bas, sur le quai, près du pont Richemond ; il est étendu par terre ; un docteur, vite, un docteur..... Je vous en prie... Il y a des médecins dans la salle.....

« Je n'en écoutais pas davantage ; j'accourus ici et je jetai le cri d'appel que vous avez entendu..

— Allons voir, dit quelqu'un...

— Espérons que ce ne sera pas grave.....

La salle d'audience se vida de la plus grande partie du public ; tous les amis de Labori voulaient se rendre auprès de lui..

En quelques minutes, la foule arrivait au pont Richemond qui se trouve à 500 mètres à peine du lycée.

Le blessé était toujours étendu à terre, sur le trottoir.

Il était couché sur le côté droit ; ses jambes étaient croisées sous lui, son bras replié sous sa tête.....

Ses yeux étaient clos, son visage livide, ses mains couvertes de sang...

— Un triste spectacle ! dit quelqu'un.

— Ils l'ont frappé par derrière, les lâches ! s'exclame un autre.

Des murmures, des cris montent de la foule assemblée.

La colère est à son comble...

Ce sang crie « vengeance » !....

Mme Labori est agenouillée auprès de son mari.

Elle lui fait respirer des sels et l'évente doucement.

Les médecins font reculer les curieux, tandis que, d'une maison voisine, on apporte un matelas.

Enfin, la police arrive.....

Puis le procureur de la République et l'avocat-général, suivis du Préfet de Rennes qui se lamente :

— J'avais tout prévu, tout prévu, murmure-t-il, tout prévu, sauf un attentat...

Mais un journaliste, Serge Basset, qui est là, aux premiers rangs de la foule, lui crie, en plein visage, d'une voix dure :

— Quand on a la responsabilité d'un service d'ordre, on doit tout prévoir, même la possibilité d'un attentat... C'est vous qui êtes responsable!... Ne l'oubliez pas.....

Et il ajouté entre ses dents :

— Car, nous ne l'oublierons pas !...

M. Viviani arrive en voiture ; il se rendait au lycée quand les gendarmes lui ont appris l'attentat ; immédiatement, il a fait un détour...

Pendant un instant, on pense à placer le blessé dans le fiacre ; mais on doit y renoncer.

Labori a perdu beaucoup de sang ; on ne peut encore sonder la blessure ; les médecins ne peuvent se prononcer sur sa gravité....

Enfin, M. Hennion arrive, suivi de deux porteurs de l'hôpital, avec une civière...

Il y a exactement trente-cinq minutes que l'on a appris l'attentat au lycée...

De sa voix mordante, Serge Basset le fait remarquer et ajoute :

— Il y aura plus d'une heure que le blessé a été

frappé quand on lui donnera les premiers soins....

Pendant ce temps MM. Picquart et Gast ont donné la chasse à l'assassin ; mais celui-ci connaît parfaitement les tours et les détours de la ville ; il emmène ses poursuivants à travers des ruelles inconnues pour, ensuite, les ramener près de la berge.....

Les poursuivants poussent des clameurs, afin d'ameuter la population :

— A l'assassin !... arrêtez-le !...

Mais loin de s'ouvrir, les portes se ferment...

Les rares personnes rencontrées fuient devant la menace du revolver que le meurtrier tient encore à la main.

— Laissez-moi passer... laissez-moi passer, crie-t-il. Ou je tire !...

La peur fait se calfeutrer les gens chez eux.

Enfin, sur la berge, un marinier qui fumait paisiblement sa pipe, en le voyant arriver, veut se jeter sur lui et le désarmer...

Picquart arrive, criant toujours :

— Arrêtez-le !... C'est un assassin...

Le batelier fait des prodiges ; mais le meurtrier est plus fort que lui, il le jette à terre...

Et, courant toujours, il continue à longer la berge.

Un peu plus loin, le marinier Ayriel, amarrant son bachot, au bord de la rivière, se redresse en entendant crier.

Hardiment, il se jette à la rencontre de l'assassin, mais celui-ci en lui faisant un croc-en-jambes, passe en criant :

— Laissez-moi passer, j'ai tué un « Dreyfus » !...

Un « Dreyfus », c'est le nom que la population rennaise a donné aux revisionnistes...

Les poursuivants sont à bout de souffle ; ils doivent cesser leur chasse ; la tête basse, ils rentrent dans la ville.

Pendant ce temps, on avait transporté Labori à l'hôpital.

Dans les groupes de journalistes, massés aux abords de l'hôpital, on commentait l'attentat avec sévérité.

— Tant de gendarmes, tant de soldats dans la ville et pas un sur le quai ; pas un sur la place, pas un sur les berges de la Vilaine...

— Nous n'en avons pas rencontré un seul ! expliquèrent Piequart et M. Gast, pas un seul, pendant une course de près de vingt minutes.

— Et l'attitude de la population !... Qu'en pensez-vous..... ?

— Oh ! il n'y a rien à en penser, répondit Piequart d'une voix amère... Ce n'est pas pour rien qu'on a choisi cette ville !...

« Mais donnez-moi des nouvelles du blessé... Est-ce grave ?.....

— Les médecins ne se sont pas encore prononcés...

Piequart pénétra dans l'hôpital et s'adressa à l'infirmier de garde :

— Ne pourrai-je voir M^e Labori ? demanda-t-il.

— Je ne sais pas, mon colonel, répondit l'infirmier. Je vais aller m'informer, si vous le voulez bien.....

Il sortit de la salle de garde et revint quelques minutes plus tard.

— Non, mon colonel, il n'est permis à personne, pour l'instant, de voir le blessé. Il est actuellement dans la salle d'opérations et les médecins essaient d'extraire la balle.

— Mais ne peut-on me dire si cette blessure met ses jours en danger ? insista Piequart.

— Je ne peux rien dire, mon colonel. Les médecins ne se sont pas encore prononcés... Sans doute publieront-ils un communiqué dès qu'ils seront fixés eux mêmes... Il faut qu'ils trouvent la balle...

— Ne pourrai-je voir l'un des médecins... ?

— Pas en ce moment, mon colonel, ils sont tous auprès du blessé...

Picquart ressortit dans la cour et se trouva en présence de M^e Demange, venu aux nouvelles.

— J'ai tenté d'obtenir que l'on suspende les audiences, dit-il à Picquart ; mais je n'y suis naturellement pas parvenu ; tout au plus ai-je obtenu une suspension de deux heures.....

« J'en suis absolument navré... Le meurtrier savait bien ce qu'il faisait en frappant Labori ; il n'ignorait pas qu'il tient le premier rôle dans ce procès.

« Alors, dites-moi les nouvelles... ? Que sait-on ?..... Est-ce grave ? On m'a dit que les chirurgiens étaient en train d'extraire la balle... Vous ne savez rien de plus...

Picquart fit, de la tête, un signe négatif.

Demange passa une main sur son front et poussa un soupir.

— Vous ne pouvez imaginer ce que cette absence de Labori signifie pour moi, dit-il. Je suis complètement bouleversé... Et, malgré cela, il faut que j'assiste aux audiences... Ma tâche va être bien difficile, maintenant ; ah ! ils savaient bien ce qu'ils faisaient, les misérables ;

— Peut-être, dit Picquart, est-ce un acte individuel, le crime d'un exalté fanatique...

— Vous avez peut-être raison... Mais ceux qui ont empli la cervelle de ce fanatique sont les vrais coupables.

Les deux hommes se dirigèrent vers le lycée, laissant à leurs amis, le soin de leur apporter des nouvelles...

Une demi-heure plus tard, la Cour entrait en séance.

Le colonel Jouaust se leva :

— Nous ne pouvons assez flétrir le lâche attentat qui a ensanglanté Rennes, ce matin. Nous ne pouvons que nous associer à la douleur des amis et de la famille de M^e Labori et souhaiter que le meurtrier soit puni comme il le

mérite. Nous espérons que la blessure de l'éminent maître ne sera pas grave et qu'il sera, de nouveau, promptement parmi nous...

« Messieurs, l'audience est ouverte.

A son banc, Alfred Dreyfus, pâle et silencieux, restait immobile.

La salle tout entière semblait avoir reçu le contre-coup du coup de feu tragique.

Quelques sourires glissaient sur les lèvres des anti-revisionnistes, mais personne n'osait se réjouir tout haut.

Quant aux amis de Dreyfus, ils étaient consternés, car tous savaient ce que signifiait l'absence de M^e Labori.

Mais peut-être pouvait-on espérer que la blessure de ce dernier ne serait pas grave... ?

— Monsieur Casimir-Périer, appela l'huissier.

L'ancien président de la République s'avança à la barre.

— Vous avez demandé à être entendu contradictoirement avec Monsieur le général Mercier, au sujet de sa déposition de la dernière audience. Voulez-vous nous dire pourquoi..... ?

« Monsieur le général Mercier est-il présent ?

— Oui, mon colonel, répondit le général, d'une voix forte.

— Veuillez vous expliquer, Monsieur Casimir-Périer.

— Je regrette, commença Casimir-Périer, d'avoir à donner dans cette salle, devant ce public, un démenti formel à Monsieur le général Mercier, qui était, à l'époque dont il s'agit, Ministre de la Guerre.

« Dans la soirée du 5 au 6 janvier 1895, il ne s'est rien passé qui put être tragique pour la France... ni à l'Elysée, ni ailleurs... Aucune dépêche n'a été échangée entre le gouvernement français et le gouvernement alle

